MUSÉE FRAIKIN

DE

HERENTHALS

offert par l'artiste

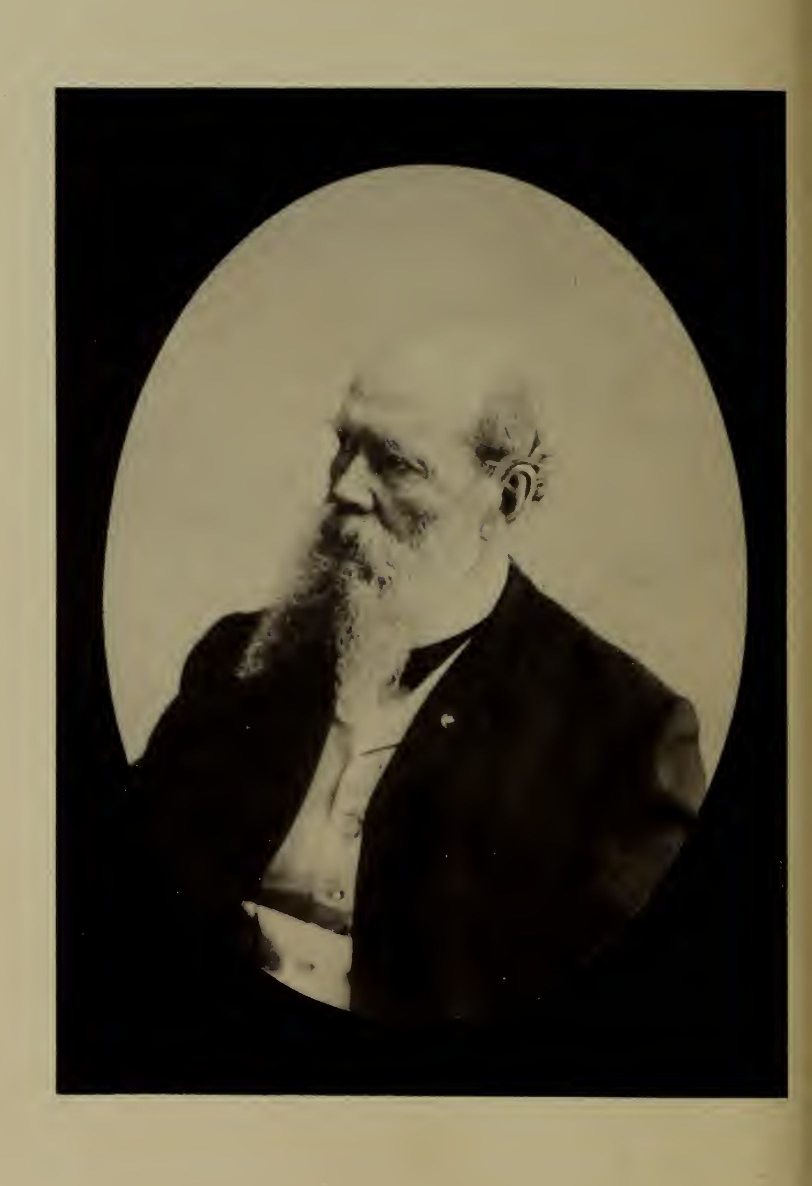
A SA VILLE NATALE

(en 1889)

CATALOGUE DE LA GALERIE.

HERENTHALS
[illegible] L. [illegible]





MUSÉE FRAIKIN

DE

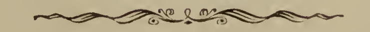
HERENTHALS

offert par l'artiste

A SA VILLE NATALE

l'an 1891.

CATALOGUE DE LA GALERIE.



HERENTHALS.

Typ. — L. BONGAERTS-VERBEECK.



La vie du maître, qui vient de centraliser ses compositions dans l'hôtel de ville de son lieu de naissance, est un enseignement pour la jeunesse. Elle prouve ce dont est capable, l'homme excité par de nobles aspirations et soutenu par une volonté forte et inébranlable. Sa tâche, nous le verrons plus loin, fut rude et difficile. Il lutta longtemps, et si son énergie n'a jamais faibli, s'il a su se roidir contre les obstacles, sans se laisser abattre par le découragement, c'est qu'il avait conscience de sa vocation, c'est qu'il se sentait artiste au fond de l'âme. Convaincu de l'élévation de sa mission, il ne recula devant aucun genre d'études pour arriver à produire des créations dans les formes les plus pures et les plus complètes. Il eut la satisfaction d'atteindre le but de ses efforts. Né loin d'un grand centre, dénué de fortune, orphelin à quinze ans, il sut s'élever à la hauteur du grand artiste et doter son pays d'œuvres immortelles.

Charles Auguste Fraikin naquit à Herenthals le 14 juin 1817. Il est fils du notaire Jean-Baptiste Fraikin, d'origine wallonne, ainsi que le nom l'indique, et de Thérèse Van Luycq, d'Hérenthals.

C'était le plus jeune de neuf enfants, dont l'éducation

et l'établissement avaient épuisé les ressources du père, au point qu'une certaine gêne régnait dans la famille.

Le jeune Auguste, comme on l'appelait, entra de bonne heure à l'école communale, où l'on enseignait, en flamand, la lecture, l'écriture et le calcul ; le français y était absolument étranger, et dans la ville cette langue n'était connue que de quelques personnes.

Les communications d'Hérenthals avec le reste du pays étaient des plus rudimentaires. Il n'existait encore aucune route pavée, et c'est par des chemins de sable et en charette qu'on était obligé de voyager. On mettait deux jours pour franchir les sept lieux qui séparent Herenthals d'Anvers.

Dès sa plus tendre enfance, Fraikin montra une vive intelligence, un goût prononcé pour l'art. Il éprouvait un grand plaisir à reproduire les objets qui l'intéressaient, soit en les dessinant, soit en les taillant dans le bois. Après les heures de classe, il se retirait dans une petite maison appartenant à ses parents et attenante à leur demeure. Là il se livrait à ses occupations favorites, couvrant de ses dessins les murs du petit atelier.

Contrairement à ce qui arrive généralement, son père, qui aimait les arts, l'y encourageait. En 1829, lorsque l'enfant avait douze ans, il le plaça à Anvers chez un parent, afin de lui permettre de suivre à l'Académie les cours de dessin. Dès ses débuts, Fraikin attira l'attention du directeur M. Van Bree.

Il réalisa des progrès rapides, et au premier examen des concurrents, — ils étaient une centaine, — il arriva d'un bond d'une des dernières places à l'une des premières.

Afin de ne pas contrarier l'enseignement primaire, les cours se donnaient à 6 heures du matin ; un article du règlement excluait tout élève qui arrivait pour la troisième fois en retard. Malheureusement, à l'âge qu'avait alors Fraikin, on dort bien le matin, et plusieurs fois on négligea de l'éveiller. L'article du règlement lui fut appliqué. Mais cette mesure sévère n'eut point pour effet de le décourager. Chez lui il consacra tous ses moments disponibles au dessin. Le peu d'argent qu'on lui donnait chaque dimanche, fut

employé à l'achat de papier, de crayons et de blocs de craie. Retiré dans le grenier de son parent, il y sculpta des figures et même des groupes.

Par suite des événements la position de la famille ne s'était pas améliorée. Une circonstance fatale vint encore en aggraver la situation. Un jour le père du futur artiste se rendit par la diligence à Bruxelles. Arrivé sur la route du canal, près de Vilvorde, le véhicule versa : le notaire eut la clavicule cassée. Sur le point d'être rétabli, il se mit de nouveau en route. Malheureusement les secousses de la voiture rompirent de nouveau la clavicule. Une inflamation se déclara dans la plaie et s'étendit jusqu'aux poumons; un crachement de sang en fut la suite. Se sentant mourir, le digne père se préoccupa de l'avenir de son plus jeune fils, alors âgé de quatorze ans. Le voyant si courageux, il l'engagea à se rendre à Bruxelles, afin d'entrer dans l'un ou l'autre atelier, pour se livrer à l'étude de la peinture. Il lui remit la seule somme dont il pouvait disposer, c'est-à-dire trois florins.

Ces trois florins ont suffi à l'artiste pour arriver à la fortune.

C'était au mois de janvier, il gelait très fort et la route était couverte d'une épaisse couche de neige. L'enfant partit à pied. Plus d'une fois il se retourna pour jeter un dernier regard sur le clocher de sa ville natale. Fondant en larmes, il s'écria : « *O mon Dieu ! venez à mon secours ! Soyez mon guide !* » Il ne se doutait pas alors que l'antique hôtel de ville, dont il avait toujours admiré l'architecture et la tour originale, aurait un jour à renfermer les créations de son génie. Arrivé à Malines, il se rendit chez Mr X....., muni d'une lettre de recommandation. En apprenant le but de son voyage, on lui fit l'acceuil le plus bienvaillant.

Ce Mr lui montra sa galerie de tableaux. Malgré sa fatigue, le jeune Fraikin demanda la permission de pouvoir passer une partie de la nuit au milieu de ces œuvres d'art. Vaincu par le sommeil, il se reposa quelques heures, afin de pouvoir atteindre le lendemain le but de son voyage. A Bruxelles, il se rendit encore chez un ami qui, ne pouvant disposer d'aucune chambre, lui offrit gracieusement un

coin de son grenier. Ce grenier contenait de vieilles planches, un vieux tapis de pied et quelques tableaux en mauvais état. Le jeune homme s'en fabriqua un réduit. La nuit, couché dans son lit, qui touchait pour ainsi dire au toit, il entendait la pluie ou la grêle tomber sur les pannes sans l'atteindre. Alors il éprouvait un grand bien-être, et se croyait plus heureux qu'un roi !

C'est dans cette situation que trois semaines plus tard il reçut la fatale nouvelle de la mort de son père bien aimé. C'était pour lui un coup terrible. Malgré toute son économie, ses trois florins avaient été fortement entamés. Que faire ? L'ami chez qui il habitait, le sachant complètement sans fortune, lui proposait d'apprendre un métier. Il lui énumérait les métiers les plus lucratifs et qui n'exigeaient pas un bien long apprentissage, tels que : cordonnier, plombier, peintre en bâtiments, etc. Son frère aîné, qui avait été nommé tuteur du jeune Auguste, intervint. Il l'obligea à tirer parti du peu de latin qu'il avait appris au collège, pour se faire accepter comme élève pharmacien, chez Mr Van Tilborg, demeurant alors Marché au Tripes ; c'était peu dans son goût, mais nécessité oblige. Son rêve était la peinture, la sculpture et nullement la fabrication des onguents et des pilules. Il s'acheta une boîte de couleurs. Souvent seul dans la pharmacie, il étudia l'aquarelle. Un jour, il avait commencé une composition représentant l'étalage du pâtissier, qui habitait en face de la maison Van Tilborg ; on y voyait la demoiselle de magasin servir les clients. Il était sur le point de terminer son œuvre, lorsque soudain son patron apparut derrière lui. S'emparer de son aquarelle et la mettre en morceaux fut l'affaire d'un instant. D'un ton courroucé il dit à l'élève : « Croyez-vous, Mr, que c'est de cette façon qu'on apprend l'art de la pharmacie ? » Fraikin se sentit profondement humilié ; il jura de quitter un chef qui se montrait aussi peu amateur de la peinture.

Alors il se présenta chez Mr de Hemptinne, pharmacien du Roi, rue de Fripiers ; c'était un chimiste de premier ordre, membre de l'Académie de Médecine et grand ami du célèbre Stas. Fraikin eut le bonheur d'être admis dans cette officine ; il y reçut des leçons de chimie d'un homme

de mérite et apprit en même temps à parler la langue française, dont il ne connaissait pas un mot. Dans cette maison on ne parlait que le français. Mr de Hemptinne était un excellent homme, sévère, mais juste.

Fraikin passa trois années à ses côtés. Il l'aimait, mais il le craignait. La pharmacie de Hemptinne était fort achalandée, et avant onze heures du soir, on ne pouvait jamais la fermer ; il n'y trouvait donc pas le temps de s'occuper de peinture. Ne pouvant se résoudre à l'abandonner complètement, il s'y adonna pendant les heures de repos. Ainsi, lorsqu'un de ses camarades de chambre, élève comme lui, ouvrait les yeux, vers les deux ou trois heures du matin, il le trouvait toujours au travail. La peinture était devenue sa passion.

M. Navez, Directeur de l'Académie de Bruxelles, était le beau-frère de M. de Hemptinne ; ils avaient épousé les deux sœurs. Le peintre éprouvait pour sa belle-sœur une grande amitié. Presque chaque jour il venait passer la soirée à la pharmacie ; en causant il dessinait. Fraikin l'observait avec la plus sérieuse attention, ne perdant pas de vue un seul coup de crayon. Alors l'idée lui vint de dessiner son propre portrait, devant un petit miroir éclairé d'une chandelle. Ses camarades de chambres firent remarquer ceci au patron. M. de Hemptinne, loin de gronder l'élève, s'empressa de montrer ce dessin à M. Navez. Etonné d'un travail fait dans de telles conditions, et surtout sans avoir reçu de leçons, M. Navez encouragea le jeune homme en le persuadant qu'il aurait un jour un réel talent.

A partir de ce jour, Fraikin n'eut qu'un seul but, passer le plus tôt possible ses examens de pharmacien, afin de pouvoir se livrer entièrement à l'étude de l'art.

Il s'appliqua avec ardeur, et à peine âgé de 18 ans, il obtint avec grande distinction le diplôme de pharmacien.

Le futur artiste avait une sœur mariée à Bruxelles. Aimant passionément les arts, elle lui offrit une chambre où il pourrait se livrer à ses études favorites. Fraikin quitta M. de Hemptinne. C'est alors qu'il exécuta à l'encre de Chine une vaste composition réprésentant *Télémaque*

dans l'île de Calypso. Ce travail à peine terminé, M. de Hemptinne le pria de passer chez lui, et lui exposa ce cas : un pharmacien, établi à Genappe, venait de mourir ; pour pouvoir continuer les affaires, sa veuve avait besoin d'un pharmacien diplômé. M. de Hemptinne pria Fraikin de se mettre à la tête de cette officine, en le persuadant que cela lui serait personnellement agréable. Il accepta par reconnaissance pour l'homme qu'il vénérait, mais à une condition, que la chose serait temporaire et que la dame chercherait à le remplacer dans le plus bref délai.

Il partit donc pour Genappe. Il y trouva une pharmacie dans le plus piteux état. Élevé dans une officine de première ordre, il ne pouvait s'accoutumer dans un établissement sans la moindre apparence. Il se mit donc immédiatement à l'œuvre pour la transformer complètement. Il renouvela toutes les étiquettes des bocaux, peignit les tiroirs et décora le comptoir de bouquets et d'allégories. On comprend que ce luxe inaccoutumé dans le bourg, devait attirer les chalands aux dépends des autres pharmaciens. Aussi la veuve ne songea-t-elle nullement à remplacer Fraikin. L'art était pour quelque chose dans le travail qu'il venait de terminer à Genappe. L'art resta sa passion. Il chercha sa voie.

Guillaume Geefs avait donné dans le pays un nouvel essor à la sculpture. La statue de Belliard venait d'être inaugurée. En la voyant, Fraikin se dit à lui même : « Il me semble que moi aussi je saurais faire cela. » C'est l'effet que produit généralement toute œuvre simple et naturelle ; il n'y a rien d'étonnant, ni de prétentieux dans pareille exclamation, mais quand on se met à l'œuvre, on sent bien vite que ce simple, ce naturel est extrêmement difficile à rendre, et qu'il faut être heureusement doué pour y réussir.

Le jeune homme l'éprouvait. Mais les difficultés qu'il rencontra, loin de le décourager, étaient pour lui un véritable stimulant. La sculpture l'avait captivé : c'était dans cette branche de l'art qu'il devait réussir. Il résolut de faire son propre buste, mais il ignorait absolument la pratique, n'ayant jamais vu modeler. Il s'imaginait qu'on

coulait d'abord un bloc de plâtre, dans lequel on taillait l'objet à reproduire. C'est dans cette conviction qu'il se rendit à Bruxelles pour se procurer le plâtre nécessaire. Il y rencontra un peintre, membre de sa famille, auquel il fit part du but de son voyage. Celui-ci se moqua de son ignorance. Il lui apprit que c'était l'*argile* qui était employé pour modeler et qu'on la tenait toujours fraîche, afin de pouvoir la manier à volonté. Muni de ce renseignement, il s'en retourna dans sa pharmacie et se fit apporter de l'argile ; mais il essaya en vain d'en faire une masse sans la faire sècher. Le peintre s'était mal exprimé, c'était de la terre glaise qu'il avait voulu dire ; l'artiste se trouvait donc devant la même difficulté que s'il eut débuté par la plâtre.

A force de patience et de persévérance, il parvint tout de même à atteindre son but. Il produisit un buste d'une grande ressemblance qu'il envoya à son frère, à Bruxelles. Celui-ci s'empressa de le montrer au sculpteur Puyenbroeck, qui déclara que pour exécuter pareil travail, il fallait au moins cinq années de pratique. Le sculpteur ajoutait : « Si ce jeune homme veut entrer dans mon atelier, je lui assure cinq francs par jour. » A cette nouvelle, Fraikin, transporté de joie, pria la veuve du pharmacien de lui chercher au plus tôt un remplaçant, afin de pouvoir se livrer tout entier à l'étude de la sculpture.

Il entra donc chez Puyenbroeck, mais grand fut son désappointement lorsqu'il apprit qu'il était admis comme *praticien*, c'est à-dire pour tailler le marbre ou la pierre d'après un modèle. Il se résigna, croyant qu'en tous cas ce genre d'occupation lui serait utile ; il savait parfaitement que ce n'était pas là le travail de l'artiste. Fraikin ne resta pas longtemps à l'atelier de Puyenbroeck. Cependant il fallait vivre : sa sœur continuait à l'héberger ; mais pour ne pas être autrement à sa charge, il se mit à modeler pendant le jour, et à surmouler pendant la nuit des statuettes des anciens maîtres. Il les fournissait aux marchands ayant alors la vogue pour ces reproductions : Dero-Becker, Daems, etc.

Cependant il comprit la nécéssité de voir pratiquer

le modelage d'une manière sérieuse. Il résolut d'entrer à l'Académie Royale de Bruxelles. Bien que les cours fussent commencés, Mr Navez le fit admettre. Il le plaça à la classe d'après l'antique ; mais après quinze jours, Mr Navez, ayant examiné son travail, le fit passer à celle d'après nature. Fraikin était intimidé, il ne se croyait pas encore capable de suivre ce cours ; mais encouragé par le directeur, il se détermina à prendre part au concours pour les places. Les élèves riaient de son inexpérience et de sa maladresse ; il n'en fut que plus stimulé, et à l'examen des épreuves, il fut classé second.

On comprend l'ardeur que lui donna ce premier succès. Après six mois d'études, eut lieu le jugement des concours : Fraikin fut proclamé le premier.

Ce succès inespéré était pour lui un immense encouragement, et sous l'impression de ce triomphe il composa sa première œuvre. *L'attente*, (jeune fille attendant au bord de la mer son fiancé). Cette statuette fut vue avec intérêt. Il exécuta ensuite *la Vénus à la Colombe ou la Candeur*, à la grandeur de 31 cent. Elle eut un succès extraordinaire, au point qu'on en trouvait bientôt la reproduction partout, chez le pauvre comme chez le riche. Comme elle était facile à reproduire, les mouleurs italiens s'en étaient emparés et la vendaient à des prix à la portée de toutes les bourses. L'auteur l'exécuta ensuite de grandeur naturelle pour le salon de 1842. Déjà à l'exposition de 1839, Fraikin avait exposé sa *jeune fille ceuillant des fleurs*.

La vente de ces œuvres prenait une telle extension, que le moulage et la retouche ne lui laissaient plus le temps de faire de nouvelles compositions. Il se vit obligé de prendre un aide pour le travail purement matériel.

A la suite de l'Exposition Triennale de 1842, le gouvernement commanda à Fraikin une statue en pierre de deux mètres hauteur, pour laquelle on lui alloua une somme de 1000 fr., dans le but, disait l'arrêté ministériel, de le mettre à même de pouvoir voyager à l'étranger.

Peu de temps après, l'État lui octroya une seconde commande, c'était l'exécution d'une statue en pierre pour une église de village. Cette production devait avoir *un*

mètre vingt centimètres de hauteur ; le prix en était de 300 fr. La commune qui recevait le cadeau, écrivait à l'artiste pour se plaindre des proportions restreintes de cette œuvre d'art, qui, disait-elle, était assez largement payée pour avoir des dimentions plus considérables. A cette époque les artistes étaient bien largement payés ! ! !

Mr Van Volxem, ancien Ministre et ancien Bourgmestre de Bruxelles, vint trouver Fraikin et le pria de décorer un petit temple grec, qu'il possédait dans son château de Trois-Fontaines, près de Vilvorde.

Il désirait notamment que le plafond fut orné de neuf muses en bas-relief, et demandait en plus une statue d'Apollon en marbre et deux grands vases ornés, également en marbre. Mr Van Volxem s'est montré extrêmement satisfait de ces travaux. Le nom du jeune artiste commençait à être connu. Vers cette époque Mr Wyns de Rocourt, bourgmestre de Bruxelles, le chargea d'orner le portail de l'Hôtel de ville de onze statues de moyenne grandeur ; ces statues furent l'objet des plus grands éloges de la part des autorités. Peu de temps après, il fut chargé d'exécuter en marbre une statue, représentant la ville de Bruxelles, pour surmonter la fontaine que l'on avait décidé d'ériger à la mémoire de Mr Rouppe, ancien bourgmestre de la capitale.

En 1845, à l'Exposition Nationale de Bruxelles, il exhiba son groupe *l'Amour captif*, qui eut un immense succès.

L'ouverture du salon fut honorée de la présence de LL. MM. le Roi Léopold I et de la Reine Louise-Marie d'Orléans.

Le groupe de Fraikin attira immédiatement l'attention de la Reine. La souveraine s'empressa de conduire le Roi devant l'œuvre qui sortait des formes ordinaires des statues. Elle demanda l'auteur et le présenta avec fierté à son auguste époux. A dater de ce moment le Roi ne perdit plus de vue le jeune artiste ; dans toutes les circonstances, lorsqu'il le rencontrait, il ne manquait jamais de l'aborder de la manière la plus affable ; jusqu'à la fin de sa vie, il se montra d'une grande bonté envers Fraikin.

Mr Van de Weyer, notre ambassadeur à Londres, était alors Ministre de l'Intérieur. Il fit appeler Fraikin et lui adressa les paroles suivantes : « Mr Fraikin, vous venez d'exécuter une bien belle œuvre, c'est évidemment la perle du salon ; vous méritez incontestablement la plus haute récompense. Ne disposant malheureusement que d'une seule croix de chevalier pour la sculpture, je me trouve fort contrarié. Je suis Louvaniste. Un artiste méritant, établi dans ma ville natale, a exposé un groupe important : *Le Christ appelant à lui les petits enfants*. On me prie avec instance de lui accorder cette récompense pour ses travaux déjà nombreux. Je vous propose l'acquisition de votre groupe, en marbre, pour le musée de Bruxelles. La médaille d'or ne peut manquer de vous être décernée par le jury, et à l'exposition prochaine vous serez décoré; vous êtes jeune, vous pouvez donc attendre. » Touché de tant de bienveillance, Fraikin remercia bien sincèrement le ministre; ses espérances étaient dépassées.

La commande du gouvernement avait procuré à l'artiste un peu d'aisance. Il ne négligea pas d'en profiter pour faire un voyage en Italie, le rêve de tout artiste digne de ce nom. Il partit donc pour le pays des arts, accompagné de deux amis. Pendant une année, il y visita les musées, les ateliers et les monuments. Rentré dans sa patrie sous l'enthousiasme des belles choses qu'il venait d'admirer, il se mit de nouveau à l'œuvre. Cette même année il fut élu membre de l'Académie Royale de Belgique ; il avait alors 29 ans.

Fraikin commença ensuite une composition pour l'Exposition nationale, ne négligeant rien pour mériter la récompense promise. Il exposa : *Psychée appelant l'amour à son secours après l'ouverture du vase de Pandore*. Afin de mieux la préserver des accidents, l'artiste avait refugié sa statue, recouverte d'un voile, entre deux colonnes. A l'ouverture du salon aucune place ne lui avait été désignée. Il fut donc obligé de la dévoiler à l'emplacement qu'elle occupait. Grand fut son étonnement : le hasard avait fait ce que le choix n'aurait pu faire. La statue y produisait un effet merveilleux.

Fraikin reçut la croix d'honneur ; elle lui fut remise par le Roi lui-même.

La Grande Duchesse Marie de Russie, directrice des beaux-arts, dans une visite à l'atelier de l'artiste, lui commanda, pour le musée de l'Ermitage, une reproduction de *l'Amour Captif*, en marbre, de grandeur naturelle, ainsi qu'une reproduction du buste *le Rieur*. Depuis lors, chaque fois qu'elle venait en Belgique, elle ne manquait jamais de faire visite à l'artiste.

En 1850, lors du décès, à Ostende, de notre regrettée Reine, Louise d'Orléans, le bourgmestre de cette ville demanda à Fraikin un projet de monument à élever à l'illustre défunte. Il présenta un projet qui fut adopté par le conseil communal. A la demande du conseil, l'artiste le soumit au Ministre de la maison du roi, Mr Van Praet, qui le trouva si remarquable qu'il promit à l'avance l'approbation du Souverain.

Fraikin consacra cinq ans à la réalisation de ce grand travail. Exposé dans son atelier, il eut un grand succès. La foule s'y porta en masse. Le prince de Prusse, plus tard empereur Guillaume I, se rendit également à l'atelier de l'artiste et le félicita chaleureusement sur son œuvre. On construisit une annexe à l'Eglise d'Ostende pour y placer le monument. Il est regrettable que le projet de chapelle que l'artiste avait également fourni, n'ait pu être réalisé, faute de ressources. Il est à espérer qu'un jour une place plus convenable sera donnée à cette œuvre importante.

Fraikin eut alors la grande satisfaction de voir ses œuvres se reproduire dans tous les pays du monde, dans le Nord comme dans le Sud. En Italie, à Florence et à Carrare, il y a des ateliers uniquement installés pour la reproduction de ses statues. On les y exécute dans toutes les matières. En 1875, lors des fêtes données à Florence, à l'occasion du centenaire de Michel Ange, Fraikin fut envoyé par le gouvernement pour représenter l'Académie de Belgique. Visitant un de ces ateliers, où se trouvait une demi-douzaine de copies de *L'Amour Captif*, de grandeur naturelle et autres, Fraikin s'adressa à un praticien et lui demanda quel était l'auteur du groupe. Il

lui répondit que c'était un nommé Frakan, statuaire allemand, mort il y a déjà quelques temps, un fameux maître. D'autres lui avaient déjà dit qu'ils ignoraient le nom de l'auteur ; parfois les reproductions portaient un nom de fantaisie. Vexé de voir exploiter ainsi ses œuvres au profit d'inconnus, Fraikin s'adressa au procureur du roi et déposa une plainte contre ces peu délicats industriels. Ce fut en vain. On lui suscita tant de difficultés qu'il dut renoncer à la procédure et tolérer cet infâme trafic. Depuis lors on lui a donné le mot de l'énigme : on encourage cette industrie parce qu'elle rapporte de l'argent au pays.

Un autre jour à Paris, Fraikin remarqua au centre de la vitrine d'un fabricant de bronze, rue de la Paix, une de ses œuvres. Il entra, demanda à voir la petite statue et l'examina dans tous ses détails. Le maître de la maison lui demanda comment il la trouvait. Fraikin faisant la moue, le bronzier lui dit : « On voit bien que Mr ne s'y connait pas : c'est une des plus jolies choses modernes. » — « De qui est cette statue ? » — « Vous le voyez elle est signée ! » — « Oui, certes je le vois, mais qui est ce Mr Quesnel ? » — « C'est mon fils » — Sur ce Fraikin se retira, ne pouvant plus se contenir.

L'artiste était descendu à l'hôtel du Louvre. Le lendemain matin, vers 8 heures, on frappe à sa porte ; un monsieur entre, c'était le bronzier de la veille, accompagné d'un homme, porteur d'un grand panier rempli de statuettes, qu'il se mit à étaler sur la table. L'artiste demanda ce que cela voulait dire. L'industriel répondit : « Mr, je sais qui vous êtes, et je viens vous prier de bien vouloir accepter ce cadeau. » — Parmi ces différents bronzes figurait celui dont Fraikin était l'auteur. Le statuaire ne lui laissa pas même le temps de déballer. Il le pria de reprendre immédiatement ce qu'il venait d'apporter, à l'exception de la statuette en question. Il lui dit alors : « Celle-ci je la garde ; elle me servira de pièce de conviction. » — Effrayé, le bronzier le supplia de ne pas donner suite à cette affaire. Fraikin pardonna en voyant tout le soin qu'on avait apporté à la reproduction de l'œuvre. Il l'autorisa même à continuer la fabrication,

à la condition expresse que désormais chaque pièce porterait la signature du véritable auteur.

Des contrefacteurs étrangers poussent l'audace jusqu'à venir vendre leurs produits à Bruxelles, malgré les lois sévères qui existent actuellement.

L'artiste s'est vu obligé d'en faire comdamner plusieurs.

En 1857 Fraikin s'est marié. De cette union sont nés plusieurs enfants : deux filles et un fils, aujourd'hui officier du génie.

Fraikin est :

Pharmacien de première classe ;

Membre de l'Académie des sciences, des arts, des lettres et des beaux-arts de Belgique ;

Membre correspondant de l'Institut de France ;

Membre effectif du Corps Académique d'Anvers ;

Membre honoraire de l'Académie Impériale et Royale de Vienne ;

Membre non résident de la société de la Trinité de Dallas (Texas), Amérique ;

Membre effectif de la Commission Royale des Monuments ;

Membre de la Commission directrice des Musées Royaux ;

Membre de la Société des sciences, des lettres et des beaux-arts du Hainaut ;

Membre correspondant de l'Institut artistique de Gand ;

Membre correspondant du Cercle des arts, des lettres et sciences d'Anvers ;

Membre honoraire du Cercle artistique de Liège ;

Commandeur de l'Orde de Léopold ;

Commandeur de l'Ordre royale et militaire du Christ de Portugal ;

Chevalier de la Légion d'Honneur ;

Chevalier de l'Ordre du Mérite de Saxe ;

Il a reçu les médailles de première classe aux expositions de Bruxelles, Paris, Londres, Vienne, Philadelphie, Melbourne, Port-Adelaïde, etc., ainsi que la grande médaille d'honneur à l'Exposition Universelle de Paris en 1845.



MUSÉE FRAIKIN.

CATALOGUE.

N° 1. Soldat de cavalerie légère, XVIme siècle, faisant partie du monument des comtes d'Egmont et de Hornes. (Grandeur d'exécution.)

—

N° 2. La Paix, sous les traits de Minerve.

Modèle de la statue de quatre mètres de hauteur, commandée par S. M. Léopold II, exécutée en marbre statuaire pour le grand escalier d'honneur du palais de Bruxelles.

—

N° 3. Soldat de la grosse cavalerie, XVIme siècle, faisant partie du monument des comtes d'Egmont et de Hornes. (Grandeur d'exécution.)

—

N° 4. Psychée tombant en défaillance après avoir ouvert le vase de Pandore et appelant l'amour à son secours.

Cette œuvre a figuré en plâtre à l'Exposition Triennale de Bruxelles en 1848. Elle a valu à l'artiste sa nomination de Chevalier de l'ordre de Léopold.

La statue fut commandée en marbre par M. Josse Allard, directeur de la Monnaie, pour son château, à Uccle, près de Bruxelles.

N° 5. Triomphe de Bacchus.

Groupe de cinq figures et une chèvre, exécuté en marbre pour le Musée de Bruxelles.

—

N° 6. L'Amour endormi.

Il en existe deux reproductions en marbre, l'une à Melbourne (Australie), l'autre chez M. l'architecte Beyaert.

—

N° 7. Le Chien et la Grenouille.

Portrait du chien de l'artiste. (Griffon d'Ecosse à poil ras.)

—

N° 8. Nicolaï. Modéle du tombeau et de la statue-portrait faite d'après nature.

Cette œuvre fut commandée à l'artiste par une commission instituée par M. Nicolaï lui-même, qui voulait voir sa dernière demeure avant d'y être déposé.

Ce monument, en marbre blanc et petit granit, se trouve au cimetière de Laeken, lez Bruxelles.

—

N° 9. L'Abondance.

Cette œuvre a été commandée par le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, pour être offerte à la Famille Royale, lors de la naissance de leur premier enfant, la princesse Louise.

—

N° 10. Monument à la mémoire de Louis Robbe.

Modèle moitié grandeur du monument (bronze et petit granit) érigé, avec le concours du gouvernement, à la mémoire de Louis Robbe, avocat et peintre d'animaux, par la ville de Courtrai, son lieu de naissance.

—

N° 11. Amour au berceau.

Cette œuvre a été achetée pour la grande loterie en 1850, et fut gagnée par M. le docteur Lombard, de Liège. Plusieurs reproductions en ont été faites en différentes matières, une notamment pour M. le baron de Rotschild, à Paris.

Cette production a également figurée à l'Exposition Universelle de Paris de 1855, où elle fut achetée par l'Impératrice Eugénie, qui se trouvait alors dans un état intéressant. Elle fut placée dans sa chambre à coucher. L'œuvre fut détruite lors de l'incendie du palais des Tuileries en 1871. Elle a été souvent reproduite en marbre.

—

N° 12. Monument d'Adolphe Quetelet.

Modèle du monument en marbre blanc, placé sur la terrasse du Palais des Académies. Le plan du jardin est également l'œuvre du statuaire.

—

N° 13. Moïse enfant.

Sujet détaché du groupe, *la Mère de Moïse.*

—

N° 14. Les deux Amours.

Modèle du groupe en marbre statuaire qui orne la cheminée du salon du château de M. Bisschoffsheim, à Boitsfort, près de Bruxelles.

—

N° 15. Modèle de la statue du R. P. Desmedt, coulée en bronze dans des proportions colossales, érigée à Termonde en l'honneur de cet intrépide missionnaire, qui a consacré prés de cinquante années à évangéliser les contrées les plus sauvage de l'Amérique.

—

N° 16. La sortie du bain de mer.

Modèle réduit d'une statue exécutée en marbre de Seravezza. Elle est encore en la possession de l'artiste.

—

N° 17. Vénus à la Colombe.

Cette œuvre dans une dimension de 31 centim. est le premier essai du statuaire. Elle a été publiée par l'éditeur Daems, qui en a vendu une grande quantité ; la première épreuve fut achetée par M. De Keyser, directeur de l'Académie d'Anvers ; peu après on la voyait dans tous les pays.

Le modèle original fut dérobé à l'artiste.

Elle fut également reproduite en bronze.

N° 18. Amphitrite.

C'est la statue originale, elle n'a jamais été reproduite ni exposée. La déesse debout sur un dauphin, sème sur son passage les richesses de la mer ; son vêtement mouillé laisse par sa transparence voir les formes nues du corps.

—

N° 19. Modèle d'une statue en bronze, servant de motif d'éclairage, commandée par le baron de Hirsch pour son hôtel à Bruxelles.

—

N° 20. Une Mère.

Modèle de grandeur naturelle. L'artiste en a exécuté plusieurs exemplaires en marbre, qui se trouvent à Boston, St.-Pétersbourg, Kœningsberg, Bruxelles, etc.

La pensée de l'artiste est celle-ci : les cris de l'enfant ont réveillé la mère, qui s'est levée précipitamment pour lui donner le sein. Elle n' a pas pris le temps de se couvrir. Elle n'a pu se chausser que de l'une de ses mulles, l'autre reste égarée sous la chaise.

Le groupe représente le moment où l'enfant repu sourit à sa mère.

—

N° 21. Le Bourdon ou l'Innocence.

Un enfant ignorant le danger, cherche à prendre un bourdon sous les plis de sa chemise.

L'artiste a reproduit ce sujet plusieurs fois en marbre pour Philadelphie, Chicago, Londres, etc.

—

N° 22. Monument funéraire à la mémoire de Mademoiselle Van Heteren.

Modèle à moitié grandeur de celui, érigé en pierre de Caen, dans l'église d'Hérenthals, par souscription et avec l'aide de la province.

—

N° 23. Groupe d'Enfants.

Modèle du groupe exécuté en bronze pour servir de support à un candelabre. Cette œuvre a été commandée par Madame Drion-Quérité.

Une reproduction en plâtre en a été faite pour M. Oscar Drion ; elle se trouve au château de Marlagne, près de Namur.

—

N° 24. Sainte Vierge.

Cette statue a été commandée en pierre de Caen pour l'église Salasar, à Bruxelles.

—

N° 25. L'Artiste.

Le marbre de ce groupe à figuré à l'Exposition Universelle de Paris en 1878, où il fut acheté par le prince de Stirbay pour son palais près de Paris.

Il a valu à l'artiste sa nomination de chevalier de la Légion d'Honneur.

—

N° 26. Le Sommeil.

Le marbre de cette statue se trouve au château de M. Waroqué, à Marimont. Un autre marbre avec une variante se trouve au château de M. Ed. Remy, à Louvain.

—

N° 27. Portail.

Modèle moitié grandeur des statues en pierre, décorant le portail de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Ce travail fut commandé par l'administration communale, de concert avec le gouvernement. Ces statues représentent, dans la partie supérieure, les cinq patrons de la capitale : St. Sébastien, St. Christophe, St. Michel, St. Georges et St. Gery ; dans la partie inférieure, les vertus cardinales : la Tempérance, la Force, la Prudence et la Justice, plus la Loi.

—

N° 28. Le Pigeon captif.

Jeune enfant tenant un pigeon qui cherche à s'échapper. Cette œuvre se trouve en marbre blanc chez M. Waller, à Bruxelles, qui en a fait l'acquisition.

—

N° 29. La sainte Vierge assise au pied de la Croix.

Modèle moitié grandeur d'exécution d'un monument à la mémoire du Père Passerat, vicaire général de l'ordre

des Rédemptoristes, érigé en pierre de Caen au cimetière de Rumillies, près de Tournai ; il fut commandé par Mlle la comtesse Mathilde de Robiano.

—

N° 30. Comme Bon Papa.

La petite fille qui cherche à mettre des lunettes à son chien, est le portrait de l'un des enfants de l'artiste ; il a été reproduit plusieurs fois en marbre pour Londres, Paris, Bruxelles, etc.

—

N° 31. La Fée des Bois.

Ainsi que le n° 33, *la Fée des Eaux*, ont été exécutées en marbre blanc, et se trouvent dans l'ancien château des Princes de Condé, à Nointel, près de Baumont (France). Elles ont été achetées à l'Exposition Universelle de 1855. Il en existe des exemplaires en bronze de moitié grandeur, éditées par le marquis de Daubrée de Brinvillier, fabricant de bronzes, à Nancy.

—

N° 32. L'Enfant au candelabre.

Sujet exécuté en marbre blanc pour l'hôtel de M. Philippart. Il est placé au haut de l'escalier, et semble souhaiter la bienvenue aux visiteurs en leur offrant des fleurs.

—

N° 33. La Fée des Eaux.

Voir le numero 31.

—

N° 34. Cupidon voguant.

Exécuté en marbre blanc, fut acheté pour la loterie de l'Exposition Triennale de 1863.

—

N° 35. L'Amour captif.

Cette statue fut exposée en plâtre en 1845. Elle valut à l'auteur la médaille d'or et la commande en marbre pour le Musée Royal de l'État.

Un second exemplaire en marbre de la même grandeur avec une légère variante, se trouve au Musée Impérial de St. Petersbourg. Cet exemplaire fut commandé à l'artiste par

la grande duchesse Marie de Russie, sœur de l'empereur Nicolas, directrice des beaux-arts de l'empire, lors d'une visite à l'atelier de l'artiste.

Toutes les autres reproductions en marbre de cette grandeur, qui existent tant en Europe qu'ailleurs, sont des contrefaçons. En Italie on en a exécuté un grand nombre en marbre et même de grandeur naturelle, qui s'exportent à l'étranger, particulièrement en Amérique.

Plusieurs procès ont eu lieu entre les faux accapareurs, prétendant en avoir seuls les droits de reproduction.

—

N° 36. Modèle d'une statue en bronze servant à l'éclairage, commandée par le baron de Hirsch, pour son hôtel de Bruxelles, ainsi que le numéro 19.

—

N° 37. Vénus Anadyomène.

Groupe en marbre blanc commandé par S. M. le Roi des Belges. Il se trouve dans la salle des ambassadeurs au palais de Bruxelles.

La déesse, voguant sur l'onde, déploie son voile pour donner prise au vent ; elle est conduite par l'amour qui ouvre ses ailes à la manière des cygnes et qui dirige le gouvernail au moyen de son arc et d'une flèche.

—

N° 38. Monument de Mgr. Dehesselle, évêque de Namur.

A été exécuté en marbre blanc de Paros pour la cathédrale de Saint Aubin, à Namur.

—

N° 39. Henri II, duc de Brabant, fondateur de l'Hôpital Saint Jean, à Bruxelles.

Cette statue en pierre de Caen et de grande dimension se trouve dans le vestibule de cet hôpital.

—

N° 40. La Bienfaisance.

Monument exécuté en marbre et érigé à la mémoire de M. Névraumont. Il se trouve au centre de l'église Saints Jean et Nicolas, à Bruxelles. Cette église et un hospice pour vieillards furent érigés par M. Névraumont.

L'œuvre exprime cet acte : Un vieillard exténué de faim et de froid, témoigne sa gratitude à la bienfaisance qui le couvre de son manteau et qui d'un autre côté tient des provisions alimentaires, exprimant ainsi la rente assurée pour leurs aliments.

—

N° 41. Buste du Prince Royal.

Commandé en marbre par S. M. le roi Léopold II.

—

N° 42. Modèle du monument des comtes d'Egmont et de Hornes, au tiers de la grandeur de celui en bronze, que l'on voit actuellement au centre du square du Petit Sablon, à Bruxelles. Il figurait primitivement à la Grande Place devant la Maison du Roi.

Les deux martyrs, condamnés à mort par le tribunal que présidait le duc d'Albe, sont représentés marchant à l'échafaud, au sortir de la maison du Roi, où ils étaient prisonniers.

D'Egmont, calme, le chapeau sur la tête, un mouchoir à la main, salue les amis qu'il voit sur son passage (historique).

De Hornes, d'une expression tout opposée, rageant intérieurement, serre avec violence sa toque de la main gauche et pose le bras droit sur l'épaule de son ami.

Le piédestal est orné des armoiries de ces deux nobles seigneurs. Les deux figurines que l'on voit aux côtés du monument et qui sont aussi au tiers de la grandeur, représentent l'une, un soldat de la cavalerie légère, que le comte d'Egmont commandait à la bataille de Gravelines, gagnée par lui ; l'autre, un soldat de la grosse cavalerie, que le comte de Hornes commandait à la bataille de St. Quentin. Ces figures rappellent les actions glorieuses des deux victimes de la domination Espagnole.

—

N° 43. Raphaël, enfant.

Portrait du fils de l'artiste. A été reproduit plusieurs fois en marbre.

—

N° 44. Monument du comte Barthélemy du Mortier.

Modèle de la statue de trois mètres de haut, en marbre blanc, érigée par souscription nationale, sur une des places de la ville de Tournai.

du Mortier est représenté pérorant avec feu à la Chambre des représentants sur les XXIV articles.

Le piédestal est orné d'emblèmes représentant les principaux ouvrages sur la Botanique écrits par cet homme politique.

—

N° 45. Monument de la Reine des Belges, Louise d'Orléans, décédée à Ostende le 11 octobre 1850.

Ce groupe allégorique représente les derniers moments de notre première et vénérée souveraine.

Couchée sur un lit, la reine Louise ouvre son manteau royal d'où sortent, sous forme de fleurs, ses derniers bienfaits, versés aux pieds de la ville d'Ostende, qui assiste éplorée à ce triste événement. Tandis que la Reine lève les yeux vers le ciel, elle voit apparaître un ange qui la couvre de son aile et qui lui présente une branche d'olivier, emblème de la paix éternelle, ainsi qu'une couronne de l'immortalité en remplacement de la couronne royale, qui retombe à terre.

La figure représentant la ville d'Ostende est assise sur un navire aux armoiries de cette cité. Elle est couverte d'une cuirasse et coiffée d'un casque qui rappelle par sa forme la coiffure des Ostendaises. Le tout est surmonté du phare entouré de roseaux, pour exprimer la ville maritime, la ville forte, le port de refuge.

Ce monument a été commandé en marbre par la ville d'Ostende; le gouvernement aida à en supporter les frais. Il se trouve dans une annexe à l'église.

—

N° 46. Le roi Léopold I.

Modèle en grandeur d'exécution de la statue que l'on voit à la salle des séances de la Chambre des représentants, où elle occupe la niche du centre, au dessus de la tribune du président. Elle a été commandée par le gouvernement pour remplacer celle exécutée par Guillaume Geefs, et qui a péri dans l'incendie de 1883.

N° 47. Deux génies supportant les armes du Roi.

—

N° 48. Monument de Mérode, en marbre blanc à l'église de St. Michel et Gudule, à Bruxelles.

Le comte de Mérode est représenté agenouillé et revêtu du manteau de l'ordre du Christ, dont il était commandeur. Un lion, représentant la Belgique, appuie ses pattes sur des épis et des branches de laurier, pour rappeler que le défunt a puissamment contribué à la prospérité et à la gloire du pays.

Lorsqu'on lui commanda le monument, l'artiste présenta le projet d'une vaste composition, dans laquelle la Belgique déposait une couronne sur un élégant sarcophage au bas duquel était assis un vieillard, accablé sous le poids des années; sur les marches se trouvait une femme en pleurs tenant son jeune enfant. Ces figures devaient indiquer par l'expression, la douleur des pauvres, dont le comte était le soutien et le père. Une pyramide sur laquelle ce groupe se détachait, portait un médaillon reproduisant les traits du défunt.

—

N° 49. Buste du roi Léopold I.

Le piédestal est orné d'un médaillon représentant la duchesse de Brabant, actuellement reine des Belges.

Ce buste a été éxécuté après le décès de notre premier souverain, d'après les ordres du roi Léopold II, qui en a demandé trois exemplaires en marbre. Le premier fut placé dans la chambre mortuaire du défunt, les deux autres ont été offerts aux amis les plus dévoués du feu Roi : le vicomte de Conway et M. Van Praet. Aprés le décès du premier, le buste fut acquis par Mgr. le comte de Flandre.

—

N° 50. La Mère de Moïse déposant son enfant sur le Nil.

Modèle du groupe en marbre de Carrare qui se trouve au Musée d'Anvers.

L'artiste a exprimé le moment où la malheureuse mère abandonne au courant du fleuve son jeune enfant, sur lequel s'attache son regard éploré ; on voit sa main trem-

blante se détacher de la frêle embarcation avec une visible et douloureuse hésitation.

—

N° 51. Buste de Marie-Henriette, reine des Belges.

Commandé par le Roi et exécuté en marbre pour le Palais de Bruxelles.

—

N° 52. Fraikin, créateur donnateur du musée.

—

N° 53. Liagre, ancien ministre de la Guerre.

Ce buste a été commandé en marbre par le gouvernement, pour l'Académie Royale de Belgique, dont Liagre était le secrétaire perpétuel.

—

N° 54. Louis Gallait, peintre.

Commandé à l'artiste par le gouvernement pour le Musée de Peinture à Bruxelles.

—

N° 55. Pierre Dedecker, ancien ministre de l'Intérieur et chef de cabinet.

Fut commandé en marbre pour la Chambre des Représentants.

—

N° 56. Mademoiselle Justa De Potter, fille du célèbre De Potter, membre du Gouvernement Provisoire en 1830, depuis Mme la générale Brialmont.

—

N° 57, Le Comte d'Aerschot, ancien Grand Maréchal du Palais sous Léopold I.

Œuvre commandée en marbre par son fils après décès.

—

N° 58. Flore.

Modèle de buste en marbre commandé par M.

—

N° 59. Thonissen, ancien ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

Œuvre en marbre, lui offerte par souscription.

N° **60**. **De Hemptinne**, pharmacien, membre de l'Académie, ancien patron de l'artiste.

—

N° **61**. **T'Kint de Roodenbeke**, baron, président du Sénat.

Lui offert en marbre par des héritiers, parce qu'il avait renoncé à un legs considérable.

—

N° **62**. **Melle Spruyt.**

Exécuté en marbre pour une chapelle funéraire, au cimetière d'Ixelles, lez Bruxelles.

—

N° **63**. **Général Gratry**, ancien Ministre de la Guerre.

Œuvre en marbre ; en possession de sa veuve.

—

N° **64**. **Bacchante**.

Le marbre a été acheté à l'Exposition de Cologne.

—

N° **65**. **Monseigneur Namèche,** recteur magnifique de l'Université de Louvain.

Offert en marbre par les élèves reconnaissants de l'*Alma Mater*.

—

N° **66**. **Schwann**, ancien professeur aux Universités de Louvain et de Liège, membre de l'Académie des Sciences.

Œuvre lui offerte en marbre par les élèves.

—

N° **67**. **Docteur Lefèbvre**, professeur à l'Université de Louvain.

Lui offert en marbre par ses élèves.

—

N° **68**. **Vénus**.

Reproduite plusieurs fois en marbre.

—

N° **69**. **Simons**, Conseiller à la Cour d'Appel de Gand.

Fait après décès.

N° 70. Walter, ancien inspecteur général des Universités sous le Roi Guillaume, ancien aide de camp du général Du Mouriez. Il se trouvait à Herenthals lors du massacre qui eut lieu dans cette ville en 1796.

—

N° 71. Gachard, archiviste général du Royaume, membre de l'Académie.

Ce buste a été commandé à l'artiste par le gouvernement, pour être placé dans le local de l'Académie; un second exemplaire a été placé à la salle de lecture des Archives du Royaume.

—

N° 72. Tête voilée.

Œuvre exécuté en marbre et acquise par Mme Mayer.

—

N° 73. Le marquis du Chasteler.

Fait après décès ; le marbre se trouve aux château de Moulbaix.

—

N° 74. Melle Plateau, violoncelliste distinguée.

Commandé en marbre, après décès, par Mr Van Hal, ami des arts.

—

N° 75. Le comte du Mortier.

Fragment de la statue érigée à Tournai.

—

N° 76. De Casteau.

Exécuté en marbre pour la famille ; se trouve au château de Casteau.

—

N° 77. Rutgeerts, professeur à l'Université de Louvain.

Lui offert en marbre par ses élèves.

—

N° 78. Eugène Verboeckhoven, peintre d'animaux.

Commandé en marbre par le gouvernement, après décès, pour le musée de Bruxelles.

N° 79. Hairion, professeur à l'Université de Louvain.

Lui a été offert en marbre par ses élèves.

—

N° 80. Nicolaï.

Étude d'après nature.

—

N° 81. Langrand du Monceau.

Commandé en marbre par la famille.

—

N° 82. Van Beneden, professeur à l'Université de Louvain.

Le marbre lui a été offert par les élèves.

—

N° 83. Léon Somzée, ingénieur, membre de la Chambre des Représentants.

Œuvre offerte en marbre par ses employés.

—

N° 84. Le docteur Lombard, membre de l'Académie de Médecine.

Fait après décès, pour la collection de l'Académie de Médecine.

—

N° 85. Masui, ancien directeur général des chemins de fer, postes et télégraphes.

Œuvre lui offerte en marbre par les employés de son administration.

—

N° 86. Le chanoine Minne, Directeur du Collège St Louis, à Bruges.

Marbre lui offert par souscription.

—

N° 87. Sainte Vierge.

—

N° 88. Modèle du monument érigé à la mémoire des époux Cloquet.

Ce monument en marbre blanc existe au cimetière de Laeken, lez Bruxelles, en double grandeur de ce modèle.

N° 89. Christ en Croix.

Fragment en demie grandeur du monument en pierre de Savonnière, érigé à la mémoire du Cardinal Deschamps, par Mlle la Comtsse Mathilde de Robiano, au cimetière de Rumillies, près de Tournai.

—

N° 90. Madone.

Étude d'après nature, faite à Rome en 1846.

—

N° 91. Une esclave. Seul exemplaire existant.

—

N° 92. La ville de Bruxelles.

Modèle de moitié grandeur d'exécution de la statue en marbre, surmontant la fontaine érigée en l'honneur de l'ancien bourgmestre de la ville de Bruxelles, Mr Rouppe, sur la place de ce nom.

—

N° 93. Bras de Mme la marquise du Chasteler, moulé sur nature.

Elle fut assasinée au château de Moulbaix en 188 .

—

N° 94. Modèle au dixième du fronton de la caserne de cavalerie, à Etterbeek, lez Bruxelles.

